

Lucas Rodargirus

LES POISSONS
DU ZODIAQUE INFÉRIEUR



Introduction, traduction et notes de Caroline Thuysbaert



BEYA

INTRODUCTION

Lucas Rodargirus¹ a vécu au XVI^e siècle. Comme beaucoup d'alchimistes, il n'a laissé aucune trace de son passage ici-bas.

Ce fut une règle souvent observée par les Adeptes, de brouiller ou d'effacer les traces de leur passage ici-bas. « L'excellent marcheur ne laisse pas d'empreintes », lisons-nous dans le doctrinal de Lao-T'seu. C'est aussi ce dont témoigne la sentence gravée sur les nobles à la rose. '*Transiens per medium eorum ibat.*'²

Outre le texte présenté ici, *Pisces zodiaci inferioris vel de Solutione philosophica cum aenigmatica totius Lapidis Epitome*, il reste un autre écrit de sa plume, intitulé *Chymia Compendiaria, ad Johannem Riturum*³.

Nous avons traduit le texte latin publié à Lyon, à la Salamandre chez Charles Pesnot en 1566. Ce texte est conservé, entre

1. Le nom des alchimistes est souvent un pseudonyme. Est-ce un hasard d'y trouver « rouge – argent » ?
2. E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope II*, éd. La Table d'émeraude, Paris, 1998, p. 29.
3. J. Ferguson, *Bibliotheca chemica*, vol. II, Kessinger Publishing Compagny, Montana, USA, s.d., pp. 282-283.

autres, à la Bibliothèque Nationale de France. Ce traité figure aussi (sans variante significative) dans le *Theatrum Chemicum*, Argentorati, 1622, pp. 806-848 ; 1660, pp. 723-765.

LES POISSONS
DU ZODIAQUE INFÉRIEUR
OU LA DISSOLUTION PHILOSOPHIQUE

suivi d'un épitomé énigmatique sur toute la pierre

Lucas Rodargire, auteur Eutopien¹

Ce que les philosophes ont caché dans leurs livres
sous des figures, on ne peut le connaître
que si Dieu ou un homme docte l'indique.
Rosinus

Que celui qui se sent incapable de parvenir à ceci,
cesse et se repose.
Alphidius

S'endurcir, mourir et ne point périr.

EUTOPIE

Cette région d'Eutopie est incluse au milieu du cercle que voici :
Elle distingue au Nord les glaces des Asséens, au Sud Eupolis,
À l'ouest, le Xantrange, tandis que les côtes orientales sont bai-
gnées par le Regil
Qui constitue la frontière entre les champs Boniens et Euto-
piens.²

1. Ce lieu, le « bon lieu » étymologiquement, fait penser à l'Utopie. Le roman de Thomas More a d'ailleurs été écrit peu avant ce traité-ci, en 1516.
2. Ce poème comprend une série de mots dont l'origine nous est inconnue. Nous l'avons donc traduit le plus littéralement possible.

LETTRE

LUCAS RODARGIRE L'EUTOPIEN SALUE, PAR LE CHRIST,
L'ORDRE UNIVERSEL DES PHILOSOPHES

[1]³ Le premier, autrefois, à avoir été honoré du nom de Sage en Grèce, est ce grand Thalès de Milet⁴, doué de qualités extraordinaires. Il apprit que Phérécyde⁵, homme d'une science peu commune, avait décidé de convoquer une assemblée pour y aborder des thèmes divins. Il lui écrivit donc qu'il lui semblait davantage opportun de proposer ces sujets dans des cercles restreints d'amis plus aptes au discernement et plus cultivés, puisque c'était chez lui, à la maison, qu'il avait observé ces choses si ardues. Il ne vaut en effet pas la peine d'offrir ces pensées élevées à une foule grossière et inexperte ; l'effet en serait nul ou du moins insignifiant.

Cet enseignement fort célèbre de Thalès me vient souvent à l'esprit, amis chimiéristes⁶, au moment où j'ai l'intention d'écrire je ne sais quoi sur cette partie plus cachée de la philosophie naturelle qui a trait à la pierre des philosophes. Je suis averti : le sujet à développer est tel qu'on ne doit pas, témérairement, le jeter au peuple. Il sied plutôt de le méditer dans un groupe familial d'hommes doctes. Ma foi, cela devrait pouvoir se faire, mais où trouver ces gens pour qui les mystères sacrés de notre pierre sont évidents ? [2] Il est pourtant vrai que presque chaque région ou ville fourmille de chimiologues qui osent même se promettre, en toute confiance, s'appuyant sur la subtilité de leur génie tout-puissant, la connaissance absolue de cet art (jusque là, d'accord, chacun s'offre ce qu'il peut !).

Mais regarde ce qu'ils en font et comment ils mènent leur affaire !

3. Le texte latin n'est pas paginé ; pour faciliter les renvois au texte original, nous avons cru bon d'y apporter une numérotation commençant à la première page de la lettre.
4. Philosophe grec des VI^e et V^e siècles avant J.C. Il était le plus ancien et le plus célèbre des « Sept Sages ».
5. Philosophe ionien de Syros, fort peu connu aujourd'hui.
6. L'auteur utilise une série de qualificatifs faciles à comprendre pour désigner les alchimistes : chimiologues, chimiéristes, philochimistes,...

Tu constateras sans nul doute qu'ils ne comprennent pas ce qu'est la vraie matière de la pierre, ni la préparation requise de celle-ci, ni la proportion juste ni la loi de constitution de la pierre. Bien plus, tu te rendras compte qu'ils utilisent des éléments étrangers voire contraires à sa composition.

Après s'être efforcés ainsi bien longtemps et avec grande dépense dans leur œuvre, ils n'obtiendront rien d'autre, conséquence logique, que ce qu'Alphidius leur avait prédit, c'est-à-dire qu'ils trouveront « un rocher à la place d'une pierre ». Devant des « génies » de cette sorte, y en a-t-il un, je te le demande, qui accepterait volontiers et avec plaisir de débattre de la pierre ?

J'ai donc estimé, chers chimistes, qu'un exposé sincère par écrit serait plus opportun, plus agréable pour moi et par ailleurs plus utile pour eux ; toute discussion serait vaine. De toute façon, s'ils ne sont pas complètement stupides, ils seront du moins avertis ici qu'il convient de changer leur dessein mal engagé. Il est préférable, dit-on, de reculer plutôt que d'avancer mal. Je me dis, d'ailleurs, qu'il ne suffit pas de savoir ce qu'on sait, encore faut-il viser à l'utilité *publique* et révéler, par un écrit *public*, ce qui intéresse le *public*.

Permettez-moi aussi de vous exposer, amis philosophes, une autre raison qui m'a vivement poussé à écrire sur la pierre. L'art de sa production est certes une partie de la philosophie, mais bien éloignée des autres. Celles-ci s'acquièrent par l'étude et le travail de sorte que seuls les plus expérimentés, fort appliqués à s'en instruire, puissent aboutir. Combien il en va autrement dans l'acquisition de notre philosophie ! Dans quels peuples d'ailleurs, en quels lieux et à quelles époques n'a-t-on pas vu des hommes désireux de prendre possession de cette science ! Ils sont prêts, sans relâche, à se soumettre aux plus grands efforts tant intellectuels que corporels et aspirent à la posséder tout entière.

[3] Mais qu'en est-il alors ? Combien ont pu atteindre ce qu'ils poursuivaient ? Cette philosophie était florissante chez les Arabes, les Grecs, les Latins et chez quelques autres encore. Mais à peine s'était-elle montrée chez les uns en étant rejetée chez les autres, qu'elle s'y cachait alors que les autres ne l'avaient pas encore enterrée. Existe-t-il un homme plus habile ou plus préoccupé de cet arcane et de ses maîtres que Lulle ? Ce dernier écrivit qu'un malade de santé déplorable pouvait (s'il plaît à Dieu bien

sûr) recouvrer la santé grâce au bienfait et à la vertu de la pierre. À son époque, très peu se sont penchés sur le moyen de doser ce médicament ; si peu que lui-même ne connaissait qu'une personne qui le possédât ! Si on examine cela d'un esprit concentré, on verra sans plus en douter que la pierre des philosophes est un don rare de Dieu. C'est lui seul qui décide à qui et quand il lui semble bon de la donner en partage. Voilà pourquoi les premiers hommes, comblés par ce si grand don céleste ont eu l'excellente idée de laisser un écrit à leur postérité : ils attestaient ainsi avoir reçu ce don, gratuitement, du Dieu unique. Qu'en est-il de nous, philochimistes ? Allons-nous demeurer ingrats et oublieux au point de passer sous silence le grand bien que nous avons, nous aussi, reçu gratuitement du Dieu excellent ? La postérité estimera que nous avons jalousement recelé notre bonheur si nous ne leur en laissons, contrairement à l'exemple de nos prédécesseurs, aucune trace. Est-ce cela que nous voulons ? Les témoignages ont permis autrefois d'éviter la négation de ce bienfait divin, mais ils le permettent aujourd'hui encore !

Allons, mes amis chimistes ! La chose agréée au Dieu créateur et de plus, elle ne nuit pas au bien public : lançons-nous, nous aussi, sous de bons auspices, dans la rédaction d'un ouvrage sur la pierre. Pour mener à bien cette décision, je vous exposerai de bonne foi les conseils qui me semblent les plus explicites. Si vous avez mieux, proposez et je suivrai !

Il appert des écrits des Anciens que l'affinité entre l'astrologie et la chimie n'est pas négligeable. En effet, chacune d'elles a son ciel, son soleil, sa lune, ses autres planètes et ses étoiles. [4] Cependant, l'astrologie a traité aux choses d'en haut et la chimie à celles d'en bas. Jules a, par conséquent, affirmé que ses étoiles (entendons chimiques) étaient terrestres. En méditant sur ces questions, j'ai constaté que le zodiaque astronomique était divisé en 12 signes. Cette division fort belle et pertinente permet une correspondance parfaite entre les signes et les mois de l'année. Étant donné que notre chimie possède, de même, un zodiaque inférieur, j'ai pensé qu'il fallait partir des fils des philosophes pour en tirer un livre qui engloberait l'œuvre de notre pierre dans un cycle d'un an. Ce livre serait divisé en 12 chapitres, désignant ainsi, non sans grâce, chacun des mois de l'année chimique.

Cette première manière de diviser l'année m'a assez rapidement mené à une autre, phénomène fréquent lorsqu'on tente d'établir des correspondances entre les choses. L'année, du point de vue de la nature, se divise en quatre parties principales, c'est-à-dire l'hiver, le printemps, l'été et l'automne. De là m'a été donnée l'occasion tout à fait opportune de procéder, pour notre pierre, à une division correspondante en quatre parties principales : ainsi, la pierre a son hiver, son printemps, son été et son automne. Chaque saison en particulier peut se décomposer en trois signes et autant de mois. Les signes de l'hiver chimique seront donc le capricorne, le verseau et les poissons ; ceux du printemps, le bélier, le taureau et les gémeaux ; et ainsi de suite en ce qui concerne les autres saisons et leurs signes. Mais attention ! tout philosophe, quel qu'il soit, se doit d'être intelligent et candide, et je ne voudrais pas, pour ma part, qu'on croie que je veuille usurper ce qui ne m'appartient pas. C'est pour cette raison que je vous soumetts quelques citations de chimistes sérieux concernant cette division de l'année ainsi que de la pierre.

Mirneris (appelé aussi Myrctis) : « Dans la pierre se cachent les figures du ciel, de la terre, de l'été, de l'automne, de l'hiver et du printemps ».

Alphidius : « La perfection de l'œuvre se fait en un an, dans l'accomplissement de quatre saisons : de l'hiver (qui est sa froideur et son humidité), du printemps (qui est une chaleur occulte), de l'été (qui est une chaleur apparente). Après l'automne, il faut arrêter ton activité et commencer un nouvel œuvre ».

[5] Regor : « Parmi les quatre saisons, tout commence par l'hiver qui est humide. De même, dans notre œuvre, on commence par l'extraction de l'humide pour parvenir au printemps grâce à la pullulation et l'apparition des couleurs, comme au printemps. Ensuite arrive l'été c'est-à-dire l'incinération due à une plus grande intensité du feu, comme on le voit dans notre été. Enfin, grâce à l'automne dont la chaleur plus dense permet la maturation du fruit, nous arrivons à la rubéfaction ».

Beaucoup d'autres écrits de philosophes anciens ou plus récents pourraient encore être cités. Mais à mon sens, il appert assez clairement de ces quelques témoignages qu'il n'est point

inconsidéré de décomposer l'œuvre de la pierre en ces dites parties. Passons donc à autre chose.

Parler de la chose à faire est un encouragement moins efficace que montrer soi-même ne fût-ce qu'un détail de ce dont on veut convaincre l'auditeur. Ne voulant vous sembler pareil instigateur, plus prompt aux discours prolixes qu'à une vraie mise en pratique, je vous promets de ne mettre une main ni engourdie ni paresseuse à ce labeur qui nous occupe. De plus, quant à l'année chimique quadripartite, je m'engage à traiter, dans la mesure de mes capacités et si Dieu certes l'estime bon, à traiter, dis-je, de l'hiver comme la première et la plus difficile de toutes. Afin de mettre en œuvre cette promesse, je vais vous entretenir des Poissons, troisième et dernier signe hivernal. Quant aux deux autres signes, j'ai nommé le capricorne et le verseau, je vous en parlerai dès que j'aurai constaté que l'un d'entre vous se sera mis à la dissertation sur une des saisons, l'un sur le printemps, l'autre sur l'été ou encore sur l'automne. Peut-être te diras-tu : Ne pourrait-on trouver un homme assez savant et d'une grande constance et énergie d'âme et de corps pour pouvoir à lui seul nous exposer le tout ? Que le malheureux se brise et crève de jalousie s'il n'a pas décerné la palme de la victoire à une main si assidue et si puissante ! [6] En attendant que celui-là se présente (si du moins il existe !), faisons-le ensemble, chacun selon ses moyens, Dieu nous étant propice ; efforçons-nous-y, afin (comme l'a chanté le poète) de montrer que nous avons voulu aller jusqu'à un certain point, s'il n'est pas donné d'aller plus loin.

De plus, il est sacrilège de transmettre les mystères de cet art sacré à n'importe qui et sans jugement aucun. « Qui donc sont ceux qui en sont considérés dignes ? », dira-t-on. Je répondrai avec Platon : « Personne ne saura rien s'il est méchant, mais saura celui qui a l'expérience et des mœurs équitables ». Loin d'ici donc impies, avares, ambitieux, pilliers de menu peuple, philosophistes imposteurs ! Quant à vous, vrais amoureux de la vraie philosophie, entourez-vous dans ces mystères sacrés, d'hommes à la piété éprouvée, de mœurs pures et d'une simplicité prudente. Communiquez à eux seuls ces secrets, non par écrit mais à voix basse et dans un lieu plus secret. Et afin d'assurer leur silence absolu sur cela, veillez à sceller leurs bouches par le lien d'un serment sacro-saint.

Très chers chimiéristes, si ceux-ci partagent ces secrets avec nous, qu'ils sachent aussi s'unir à nos actions de grâce sans fin au Dieu éternel et immortel en remerciement d'un si grand bien. C'est à lui que vont notre louange, notre honneur et notre gloire, dans tout siècle et bien au-delà.

Portez-vous bien ! Du champ sabusien ; 13^e jour des Calendes de juin⁷ 1563.

CHAPITRE I

[7] Parmi toutes les choses qui nécessitent la main de l'homme et qui se font à son intervention, aucune n'exige plus de vigilance et de soin inquiet que la chimie et toute son opération. Cela ne fait aucun doute. Le philochimiste doit en rechercher et scruter, avec le plus grand zèle, la partie concernant la dissolution, bien plus encore que toutes les autres parties de la chimie. La dissolution, en effet, jette les fondements solides de tout l'œuvre à accomplir. Elle est un arbre qui développe ses racines et dont les fruits exquis, presque divins, nourriront les hommes.

La matière de la pierre et sa préparation ont déjà fait l'objet d'un de nos écrits, dans « le capricorne » et « le verseau » ; écrit soigné et évident (dans la mesure de ce qui est autorisé). Voyons maintenant ce qu'il faut faire d'une telle matière, de peur que le travail commencé ne tourne à rien.

Le chimiographe Aristote a dit : « La première chose à faire dans l'œuvre est de sublimer le mercure ; il faut ensuite mettre les corps purifiés dans le mercure émondé ». [8] Nous avons déjà abondamment parlé du mercure, de sa nature et de sa sublimation. La purification des corps a également été commentée en détail. Il ne nous reste donc évidemment qu'à examiner et révéler comment introduire des corps purifiés dans le mercure émondé.

On lit dans le *Ludus puerorum* : « L'artisan de notre œuvre doit d'abord dissoudre la pierre et ensuite la coaguler. Notre œuvre n'est en effet rien d'autre qu'accomplir jusqu'au bout la dissolution et la coagulation ». *Clangor Buccinae* : « Tout cet art réside en cela : joindre l'humide au sec, c'est-à-dire dissoudre et

7. C'est-à-dire le 20 mai.

coaguler. L'humide, c'est l'esprit liquide débarrassé de toute crasse ; le sec, le corps parfait, pur et calciné ». Mirneris : « Le sec est la terre et l'humide, l'eau ». Avicenne : « Le premier régime de la pierre consiste à la dissoudre et à la réduire en sa première nature ». Villeneuve : « Si tu veux opérer, il ne te reste qu'à travailler sur la dissolution et la sublimation des deux luminaires. De fait, le premier stade de l'œuvre est de tirer de ces deux-là l'argent vif ».

Le candidat encore ignorant de notre philosophie se demandera pourquoi la dissolution est qualifiée, dans notre œuvre, de régime premier et de premier stade. Quoi ! il faut considérer comme nuls l'admirable confection de l'eau, la si laborieuse préparation et disposition des corps ? Tous ces labeurs ne doivent-ils pas aussi être regardés comme primordiaux dans notre œuvre, voire comme la première opération de notre pierre ? Bien sûr, répondra-t-on ! Avant la dissolution, il convient de considérer et de préparer l'eau et les corps parfaits (en tant que parties singulières de la pierre), un à un et séparément. Par contre, dans la dissolution, les parties susdites composant la pierre ont l'air conjointes. Et si l'œuvre n'a pas pu se développer à partir de chaque partie séparée, [9] elle débutera correctement dès leur coït et mélange.

Si, comme l'affirme le *Ludus puerorum*, notre œuvre consiste en une dissolution et une coagulation, tout le monde comprendra assurément que l'une et l'autre n'ont lieu ni dans l'eau ni dans les corps secrets. Ces labeurs ne sont donc, à juste titre, pas qualifiés de vrai commencement de notre œuvre. Écoute ce qu'en dit Avicenne : « La dissolution de la pierre est le vrai commencement de notre œuvre ». Avicenne ne nie pourtant pas que l'eau, les corps et leur préparation aient quelque valeur de principe. Il n'y a pourtant, à son avis, qu'un vrai et solide commencement à la pierre (les autres principes, quels qu'ils soient, sont bien loin de l'être) : c'est la dissolution où tu ne recherches rien de plus que ce qui est strictement nécessaire à la composition de la pierre.

CHAPITRE II

Avant d'entamer sérieusement la dissertation que nous nous sommes proposée sur la dissolution, nous voudrions ajouter

encore quelques mots susceptibles d'éclairer l'esprit de l'artisan et de le pousser à entreprendre l'œuvre et à l'achever avec plus d'allégresse.

Les préparatifs du début de cet œuvre visent à un usage et une commodité supérieurs des opérations subséquentes. De là, on peut savoir que l'eau, l'or et l'argent ne sont en effet préparés qu'afin d'être utiles à cette première dissolution. Ainsi, et nous avons déjà tenté d'enseigner le processus de la dissolution, une certaine disposition de la matière facilitera les autres dissolutions à subir et leur préparation sera un grand avantage. On pourrait donc affirmer sans se tromper que les dissolutions suivantes sont toujours meilleures que les précédentes, [10] c'est-à-dire qu'elles sont mieux disposées, plus pures et par conséquent plus subtiles et plus parfaites.

Venons-en au fait. Nous désirons avertir celui qui œuvre en cet art : Oui, notre dissolution est utile, certes, et nécessaire... mais cette utilité et nécessité sont liées à une difficulté peu négligeable ! L'opérateur pourra lui-même s'en rendre compte par son esprit et jugement au cours de ses lectures ou par l'expérience en opérant. Ne mesurera pleinement l'utilité et la nécessité de la dissolution que celui qui aura compris qu'elle seule (et jamais rien d'autre) permet d'obtenir la fécondité de l'or et son immense accroissement.

Calid : « Si vous ne rendez pas les corps subtils, au point qu'ils soient impalpables au toucher, vous n'obtiendrez pas ce que vous cherchez. Et s'ils n'ont pas été broyés, recommencez l'opération jusqu'à ce qu'ils le soient et qu'ils deviennent subtils. Si vous accomplissez cela, vous obtiendrez ce que vous désirez ». La *Tourbe* : « Vous n'opérerez qu'à la condition que les corps deviennent incorporels ». Géber : « Sans dissolution préalable de toutes choses, aucun argent ne se fait ».

Apprends maintenant la difficulté de la dissolution. Villeneuve : « La dissolution est la perfection de la sagesse. Il faut par conséquent la rechercher avec sagesse ; sans quoi on ne la trouvera pas. C'est pourquoi, Hermès a dit : L'homme ne peut atteindre ni acquérir la dissolution que par le feu du génie divin », c'est-à-dire par la finesse et la subtilité de l'excellent jugement. Augurelle compare l'œuvre laborieuse de la dissolution avec les travaux d'Hercule dont la fiction a permis aux anciens poètes de

la chanter, à mots couverts, sous un voile et prudemment. Voilà ce qu'il a dit de cet Hercule : « L'autre nous a appris quelle charge tu subirais, quelle peine tu aurais dans cette lourde tâche et rude fardeau. [11] L'important n'est en effet pas tant de trouver la masse qu'il faut saisir, mais plutôt de la rendre appropriée. Voilà l'œuvre, voilà le travail !⁸ C'est ici qu'on met à l'épreuve les vaines préoccupations des artisans ».

Il dit la même chose un peu plus loin au sujet de l'or et de l'argent à dissoudre : « Le grand œuvre consiste à les imprégner peu à peu et à les maintenir mous. Ne crois donc pas qu'il en existe un autre plus laborieux, ni dont le Grand Art ne se vante davantage ». Cette difficulté est résumée en quelques mots dans le *Rosaire des philosophes* : « Celui qui est capable de détruire l'or, au point que ce ne soit plus de l'or, celui-là a atteint le plus grand des secrets ». Jean d'Aquina été le plus bref de tous : « Il est plus facile, dit-il, de construire l'or que de le détruire ».

CHAPITRE III

Avant d'aborder plus avant et plus en détail le thème de la dissolution, nous voudrions expliquer ce qu'elle est. Un exposé clair de ce qu'il faut faire en facilitera la compréhension. Géber a dit que « la dissolution de la chose sèche était sa réduction en

8. Allusion évidente à l'*Énéide* de Virgile, VI, 129. Voilà l'extrait entier : *facilis descensus Auerno : noctes atque dies patet atri ianua Ditis ; sed reuocare gradum superasque euadere ad auras, hoc opus, hic labor est. Pauci, quos aequus amauit Iuppiter aut ardens euexit ad aethera uirtus, dis geniti potuere*. D'après Lucas Rodargire, la difficulté ne réside pas dans le fait de trouver la chose, mais bien dans celui de rendre cette matière apte. Emmanuel d'Hooghvorst a magnifiquement commenté cela dans son *Fil de Pénélope* (vol. 1, 1995, éd. Table d'Émeraude, Paris, p. 115) au sujet des malheurs de Didon : « Hélas, elle n'espéra de cette union que l'or crasse ; aussi ne peut-elle suivre son nitre chéri passant sur l'autre rive. La Nature, dit-on, donne des leçons et n'en reçoit pas. Ô malheureux chimiste ignorant de l'or et qui en meurt. » Didon, qui a assisté à une conjonction, semble donc avoir été la victime des « vaines préoccupations », comme dit le texte ci-dessus. Seuls ceux qui sont aimés de Jupiter pourront parvenir au but ; Didon, elle, en a été quitte ! Ce passage peut aussi être mis en rapport avec le fameux *Musa, mihi causas memora, quo numine laeso, quidve dolens, regina deum tot volvere casus insignem pietate virum, tot adire labores impulerit. Tantaene animis caelestibus irae ?* (*Énéide*, I,8-11)

eau ». Par 'chose sèche', on entend le corps qui est dissous ; par 'eau', la matière en laquelle le corps dissous se convertit.

L'Échelle des philosophes : « La dissolution de la pierre, c'est la révélation de l'occulte, l'affinement du grossier, la réduction d'une chose dure et sèche en une certaine substance liquide ».

C'est évident : si un corps, épais, dur et sec, se transforme en une eau molle, humide et ténue, eau qui était cachée dans ce corps avant la dissolution, il y a révélation de l'occulte, conversion d'une chose dense, dure et sèche en une substance liquide.

Villeneuve : « L'or et l'argent qu'on trouve dans les entrailles de la terre, sont durs, secs et très intimement liés. La dissolution artificielle les rend, par contre, mous, coulants et les transforme en substances liquides ».

[12] Quelle est donc cette chose que Géber appelle 'eau' ? Il va de soi qu'il ne s'agit pas de l'eau vulgaire, qu'elle soit de source, de rivière ou de pluie. Voilà pourquoi *l'Échelle* affirme plus clairement : « La dissolution de la pierre est sa réduction en eau minérale », c'est-à-dire en cette eau dont les corps, dans les mines d'or et d'argent, étaient composés à l'origine, par l'œuvre de la nature. Villeneuve dénomme cette eau, pour cette raison, 'nature' et 'matière première'. « Nous dissolvons, dit-il, quand nous divisons les corps, quand nous les rendons simples et subtils, et quand nous les ramenons à leur première nature et matière. »

L'extrait du *Rosaire* reproduit ci-dessous pourrait pourtant paraître fort surprenant : « Si tu désires poursuivre le secret de cet art, il te faut connaître la première matière des métaux ; sans quoi, ton labeur serait vain ».

Mais où donc les hommes ont-ils appris à connaître, je te le demande, cette première matière des métaux ? Qu'est-elle ? Comment est-elle ? Ont-ils eu recours aux arts et incantations magiques ? Ont-ils imité la nature des taupes en se faufilant par les chemins souterrains, dans le but d'apprendre là, de la nature, par quel artifice elle crée et produit les métaux ? Pas du tout ! En agissant de la sorte, en effet, les hommes en reviendraient (pour autant qu'ils puissent en revenir) plus aveugles que les taupes mêmes. L'art chimique nous enseigne donc à réduire les corps métalliques en cette matière dans laquelle eux-mêmes, par l'œuvre de la nature, avaient été formés au départ dans les

entrailles de la terre. Si le père de la nature, Dieu excellent et très grand, n'avait pas instillé ce si grand secret dans l'esprit des philosophes, jamais aucun mortel ne serait parvenu à de tels effets de chimie, effets fort admirables et étonnants ! Assez maintenant sur ces sujets, retournons à notre propos.

Voici comment Avicenne a parlé de la matière première : « La matière première est double : proche et éloignée. La proche est l'argent vif ; l'éloignée, l'eau. [13] En effet, l'argent vif était d'abord de l'eau, et ensuite de l'argent vif. » Tu pourrais demander : Lorsque nous disons que les corps se dissolvent en première matière, de laquelle s'agit-il ? De l'éloignée. Le corps dissous présente en effet plutôt l'aspect d'une eau que de l'argent vif.

On pourrait objecter à Avicenne un écrit de Lulle : « De même que l'eau, dit-il, est la matière première et plus proche de la pierre, ainsi l'autre matière de la pierre est l'esprit des métaux ». Comprends bien ceci : Lulle estime que, pour la constitution de la pierre et la dissolution des corps, l'eau secrète des philosophes est la première. Sans elle, en effet, le corps sec métallique ne peut facilement être ramené en eau. L'eau d'Avicenne est l'eau de nature ; l'eau de Lulle est celle des philosophes, c'est-à-dire fabriquée par l'artifice et l'industrie des philosophes. La première est le principe de composition du corps métallique. La deuxième par contre, est le début primordial et absolument nécessaire pour constituer la pierre ; sans laquelle, par conséquent, on travaillera en vain et inutilement dans cet œuvre. Nous parlerons en détail, plus loin, de l'autre matière de la pierre que Lulle appelle 'esprit'.

CHAPITRE IV

« L'art imite la nature » : phrase ô combien célèbre et qui est dans la bouche de tous les philosophes. Ce dogme très connu avertit l'artisan de la pierre qu'il doit toujours être, dans l'œuvre à accomplir, comme un singe et un imitateur perpétuel de la nature. En entendant résonner le *Clangor*, personne ne niera le consensus nécessaire entre l'artisan et la nature : « La dissolution est l'œuvre de la nature, non de l'artisan. Ce dernier n'est que le ministre et l'aide de la nature ».

Pour ma part, je ne vois pas cette cohérence possible, surtout dans notre dissolution. [14] Ici, plus que dans n'importe quelle autre partie de l'œuvre entière, on constaterait tout le contraire ! Pour le prouver, il ne me faut pas chercher bien loin. Il te suffit d'écouter le même *Clangor* se tuant de son propre glaive : « La première matière ne peut s'obtenir que par des opérations artificielles contraires aux opérations naturelles ». Lulle prêche pour la chapelle du *Clangor* : « La dissolution, dit-il, a l'intention, avant tout, de détruire avec la lunaire ».

Il ne nous fut pas bien pesant de démontrer la différence manifeste entre la nature et l'artisan dans la dissolution. La nature a produit un or très solide à partir d'une matière liquide, difficilement et après mille ans. L'artisan, par contre, dissout ce même or (bien que solide et fixe) en eau liquide et courante en l'espace de quelques jours ! En outre, tout le monde (même celui qui n'a, selon l'expression, qu'effleuré le seuil de la philosophie) sait ceci : La nature a créé les métaux par une chaleur bénigne et elle les a maintenus, ainsi créés, dans une paisible tiédeur, avec douceur. À cette mansuétude de la nature, nous pouvons opposer la férocité et la barbarie de Villeneuve : « La nature, dit-il, occulte une teinture dans son corps. Celle-ci est manifestée par l'art qui crucifie et torture ce corps, tantôt par l'eau, tantôt par le feu ». Le même, en un autre lieu, n'exhorte pas moins cruellement les artisans philosophes : « Qu'il ne vous en coûte pas de crucifier et de corrompre le corps en le foulant et en l'imbibant jusqu'à en extraire l'eau et à rendre le corps ténu et impalpable ». En fin de compte, ceci est très connu : toute chose, par un instinct naturel, désire se parfaire et se conserver. A contrario, elle répugne fortement à être détruite et elle l'évite à tout prix. L'expérience de tous les jours nous le prouve lorsque des parties de notre corps [15] ont été blessées par un glaive ou de quelque autre manière. Lorsque nous sommes blessés, nous sentons en effet le pouvoir de la nature courant en quelque sorte à notre secours, prête à aider, sans se lasser, à tel point qu'elle ne sera apaisée qu'en rendant leur intégrité première à nos membres lésés par une blessure difforme. Mais qui, je vous en prie, a donc dit que nous imitions la nature dans la dissolution ? Nous sommes loin d'observer la nature avec la ferme intention d'en trouver l'action destructrice !

Ce qui semble ici une « anti-sagesse » n'en est pas une. La nature ne combat pas la violence des philosophes dans la dissolution ; au contraire, elle l'apprécie énormément. Cette force n'a d'ailleurs d'autre dessein que de parfaire de plus en plus l'œuvre de la nature dont elle-même est très soucieuse. Si tu t'apprêtes à planter le rejeton d'un fruit meilleur, crois-tu vraiment que la nature s'indignera de ce que tu as mutilé un arbre à planter ? La nature parfait l'or et l'argent, dans la mesure tout au moins de ses capacités. L'artisan les reçoit ensuite ainsi fabriqués et puis les refait afin de parfaire davantage l'œuvre même de la nature. Comprends donc que l'art et l'artisan imitent la nature dans des opérations semblables mais qu'ils ne l'imitent pas dans des dissemblables ! Par conséquent, quand on en viendra à conjointre la matière de la pierre dissoute, nous aurons tout à fait recours à cette forme et proportion que la nature utilise pour lier et fabriquer les métaux. De même, si la nature faisait la pierre des philosophes, elle utiliserait notre dissolution des philosophes. Que ceci soit donc établi : nous dissolvons, non en désaccord, mais en accord avec la nature. Nous ne lui faisons pas violence mais nous lui offrons une puissance dont elle se réjouit grandement. Dans notre dissolution, la nature n'est donc pas seulement une associée, mais aussi une amie et une aide efficace. [16] C'est d'ailleurs ce que dit le *Clangor* : « Les corps des métaux se dissolvent par une dissolution naturelle ». Et Villeneuve : « L'eau des philosophes dissout bénévolement et naturellement les métaux auxquels elle s'attache d'un lien ni désagréable ni contraire ». Le même : « Dans l'eau des philosophes, il y a une vertu humide qui a la propriété de torturer le corps sans dommage ni préjudice ».